

Etre familier et cordial ? Oui, oui, mais avec des précautions et des nuances. Évitez la vulgarité ; le paysan aime la politesse et ne craint pas les bonnes manières. Si vous les négligez à son endroit, vous le blessez ; si vous les forcez, vous éveillez ses instincts satiriques. Pas de hauteur à son égard, mais ne lui laissez pas supposer non plus que vous faites effort pour vous mettre à son niveau. De la simplicité, du naturel, du tact et encore du tact.

Le curé de campagne n'ignore rien de tout cela, d'autant moins qu'il est très souvent, lui aussi, de souche paysanne. S'il est d'origine citadine (et cela arrive aussi), l'adaptation demandera quelque effort, mais avec de la bonne volonté, illuminée et réchauffée par la charité, rien n'empêche qu'il n'y parvienne... Pour aborder et conquérir l'âme du paysan, il n'est pas de méthode absolue, pas de procédé exclusif. Pas plus qu'il n'existe, comme je le disais tout à l'heure, de type fixe du curé de campagne. Il en est de plusieurs sortes : toutes sont bonnes, lorsqu'elles sont vivifiées par des vertus vraiment sacerdotales.

Mais le curé de campagne n'a pas seulement à vaincre la défiance innée et les susceptibilités rétractiles de l'âme paysanne ; d'autres obstacles et d'autres difficultés s'opposent à son ministère.

On dit que l'anticléricalisme est passé de mode, et c'est vrai jusqu'à un certain point, dans les villes du moins. Les gens qui touchent du fer à l'aspect d'une soutane sont moins nombreux qu'autrefois. Mais, à la campagne, cette vilaine maladie n'a pas complètement disparu.

Elle y prend généralement une forme larvée et sournoise. Elle y porte les stigmates de la secte ténébreuse qui la propage. Non qu'il y ait des francs-maçons authentiques aux champs : cette forme est d'ordinaire réservée aux cités, mais les gens n'y manquent pas que contamine l'esprit des Loges.

Dans la plupart des villages de France, il existe un café rouge, où la contre-église a son siège, une petite tchéka, une guépéou en miniature, qui ne peut encore envoyer personne au poteau d'exécution, mais qui s'entend déjà fort bien à l'espionnage et à la délation. Lisez plutôt le journal rouge de cette semaine ; lisez l'entre-filet venimeux où on dénonce le curé comme un ennemi de l'intangible "laïque". N'a-t-il pas osé, dans l'un de ses derniers prônes, dénoncer l'école sans Dieu ? Comme le correspondant du journal en question n'est autre que l'instituteur, vous pensez si le curé est gentiment accommodé. Notre pédagogue n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai : il y a quinze jours, il persiflait "notre doux pasteur". — C'est une expression où il a voulu mettre beaucoup d'esprit, parce que le curé avait "fulminé" —

encore un mot de maître Aliboron — contre les robes trop courtes et les jambes trop longues.

Certes, la personne du curé est au-dessus de ces basses taquineries : il ne peut toutefois y rester totalement indifférent. Il sait l'exécrable puissance d'une sottise imprimée ; il n'ignore pas que le paysan, même pratiquant, aime à se gausser de son curé, et que les irrévérences qui le visent atteignent aussi la religion. Et puis ces articlets ont encore l'inconvénient de faire lire le mauvais journal.

D'autres fois, l'anticléricalisme campagnard prend une forme officielle : c'est un maire sectaire qui fait abattre une croix, ou interdit une procession ; c'est un Conseil municipal maçonnisant qui prétend porter à un prix prohibitif le loyer du presbytère. A moins qu'il ne refuse toute réparation à l'église, avec l'espoir qu'elle tombera toute seule, ou que, devenue un danger pour la circulation, on s'en prévaudra pour la démolir. On a vu de ces choses avant la guerre, et l'on n'a pas oublié de quelles généreuses colères le grand Barrès a flagellé ces démolisseurs d'églises.

* * *

L'anticléricalisme, c'est la forme aiguë d'une maladie trop connue : la laïcisme, "la peste du laïcisme", selon l'expression de S. S. Pie XI.

Le curé de campagne, comme le curé de ville, rencontre le laïcisme sous la forme particulièrement redoutable de l'école officielle. Pour s'en défendre, il est, en général, moins bien armé que son confrère ; l'école libre est, hélas ! une exception à la campagne. Or, sans l'école libre, comment préserver l'âme des enfants, plus précieuse que les pierres de l'église, du laïcisme dévastateur ?

L'abominable chose ! Les catholiques eux-mêmes n'y pensent pas assez et n'en conçoivent pas suffisamment la scélératesse. S'emparer des âmes encore toutes fraîches du baptême pour leur insuffler l'indifférence, l'incrédulité, quand ce n'est pas la franche impiété. Infliger cela aux petits Français, tous issus d'une race trempée dans quinze siècles de christianisme, dont les mères, pour la plupart, joignent encore les mains, dont les aïeux sont morts dans la foi et se sont couchés dans la tombe, le chapellet aux doigts. Ce forfait, ce sacrilège s'accomplit tous les jours, et nous avons presque cessé de nous en indigner et d'en souffrir.

A l'école laïque, le curé de campagne ne peut offrir que son catéchisme, quelques heures, qu'on lui chicane et qu'on lui rogne, contre les journées et les journées dont le laïcisateur dispose. Avec quelques peines il fera pénétrer en ces cerveaux distraits, légers ou volontairement fermés, cette science de Dieu dont leurs maîtres ne leur parlent pas, quand ils ne font pas ouvertement profession de la mépriser ! Que de